

Elle poussa un cri rauque et, s'élançant sur le jeune homme, elle le saisit par son habit.

—La clef, monsieur, dit-elle d'une voix hâlante, hachant les mots ; je vous ordonne de me rendre immédiatement la clef de cette porte.

—Non, répondit-il, non, j'attends M. le marquis. Il ne tardera pas à arriver, n'est-ce pas ?

Et un rire sardonique éclata entre ses lèvres. —C'est infâme ! exclama-t-elle, en ajoutant à ses paroles l'expression terrible de son regard ; tenez, maintenant, je vous hais, oui je vous hais !...

Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit brusquement et se pencha pour regarder au dehors.

Au même instant, un bruit de pas retentit dans l'escalier. Il n'y avait plus rien à faire. La rencontre que la jeune femme voulait empêcher était maintenant inévitable.

Après avoir été faire une promenade le long des falaises en fumant un cigare, le marquis de Soubreuil revenait à la maison de la plage.

Comme Henri, Andréa entendit le bruit des pas dans l'escalier. Elle se retourna vivement, et tremblante, pâle de terreur, elle jeta autour de la chambre des regards éperdus.

—Trop tard, murmura-t-elle, trop tard ! Immobile près de la porte, le front plissé, les yeux étincelants, Henri attendait.

XVII

Deux minutes s'écoulèrent, horribles d'anxiété.

Le bruit des pas se rapprocha, et une main essaya de tourner le bouton de la porte. Alors le baron tira la clef de sa poche, la mit dans la serrure et ouvrit.

Le marquis entra. Aussitôt il s'arrêta devant Henri, stupéfié, blémissant comme s'il eût vu un fantôme se dresser en face de lui.

Andréa, épouvantée, se jeta entre les deux hommes pour les séparer.

Mais déjà le marquis avait retrouvé son sang-froid et deviné à peu près la scène qui venait de se passer.

Il écarta doucement la jeune femme, en disant : —Soyez sans crainte, je suis assez grand pour me défendre.

Andréa se laissa tomber sur un siège plus morte que vive. Les deux hommes restèrent en face l'un de l'autre, croisant les éclairs de leurs regards.

—Monsieur le marquis de Soubreuil, dit Henri d'une voix vibrante, je vous attendais.

—Moi, monsieur le baron de Manoise, répliqua le marquis, affectant un grand calme, je ne pensais pas vous trouver ici, dans cette chambre, tenant deux femmes prisonnières. Vous n'êtes pas, que je sache, devenu géolier, monsieur le baron, ajouta-t-il d'un ton railleur.

—L'heure est mal choisie pour plaisanter, monsieur, riposta Henri, ayant beaucoup de peine à se contenir. Vous ne me saviez pas ici, assurément ; autrement vous ne seriez pas venu.

—Vous vous trompez, monsieur, car si j'eusse été instruit de votre visite, je serais arrivé une demi-heure plus tôt. Mais vous venez de me dire que vous m'attendiez, me voilà. Qu'avez-vous à me demander ?

J'ai à vous demander compte de votre félonie ! s'écria le baron d'une voix menaçante.

Le marquis haussa les épaules avec dédain. La tranquillité et l'air froid du marquis exaspérèrent M. de Manoise.

—Ce n'est pas tout, reprit-il sourdement, j'ai aussi à dire à monsieur le marquis de Soubreuil qu'il est un misérable, un infâme, un lâche !

Le marquis devint plus pâle encore, ses traits se contractèrent et un éclair de fureur s'alluma dans ses yeux.

—Monsieur de Soubreuil, je vous en supplie, implora Andréa, affolée de terreur.

—Je vous remercie, dit-il, faisant un pas vers la jeune femme, de me rappeler que monsieur et moi nous sommes chez vous.

Puis, se rapprochant du baron : —Monsieur de Manoise, reprit-il, je veux croire que vous avez perdu l'esprit.

—Ah ! fit Henri avec mépris, est-ce là seulement tout ce que trouve à me répondre monsieur le marquis de Soubreuil ?

—Monsieur de Manoise, taisez-vous, taisez-vous ! Il se dressa, la provocation dans le regard, en se rapprochant encore du marquis.

—Monsieur, répliqua-t-il, personne ici, ni vous ni cette femme, n'a le droit de m'empêcher de parler et de dire ce que je pense.

—A la fin ma patience se lasse, dit le marquis frappant le parquet du pied.

—Que voulez-vous ? Dites-le. Est-ce un duel ?

—Oui, un duel, un duel à mort.

—Tant pis, car je ne veux pas me battre avec vous.

—Pourquoi cela, monsieur ?

—Parce que la chose ne me plaît pas.

—Oh ! que cela vous soit agréable ou non, je saurai bien vous forcer à vous battre. Auriez-vous peur, monsieur le marquis de Soubreuil ?

—Vous savez le contraire.

—Non, non, et je dis que vous avez peur. Ah ! je ne me trompais pas en disant tout à l'heure que vous étiez un lâche !

Un éclair terrible traversa le regard du marquis, ses lèvres pâles frémissent et un tremblement nerveux secoua son corps tout entier. Pourtant il eut encore la force d'être maître de lui.

—Il me déplaît de continuer ici une semblable conversation, dit-il d'un ton sec, nous la reprendrons, si vous le voulez, hors de cette maison.

En achevant ces mots il s'élança hors de la chambre. Henri le suivit. Ils sortirent de la maison et du petit enclos, prirent un chemin rarement fréquenté, et sans rien dire, marchant l'un derrière l'autre, ils allèrent jusqu'au bord de la mer.

Maxime s'arrêta. Henri se campa en face de lui.

—Ainsi, dit le marquis, vous voulez absolument vous battre ?

—Oui. Un de nous est de trop sur la terre. Mon sang ou le vôtre doit couler ; il faut que j'ai votre vie ou que vous preniez la mienne.

—Vous connaissez ma force à l'épée et au pistolet ?

—Oui ; c'est un avantage de plus que vous avez sur moi.

—Vous devriez comprendre qu'il me répugne de me battre avec vous dans de telles conditions.

—Qu'importe du moment que je les accepte.

—Il est à peu près certain que je vous tuerais !

—Eh bien ! vous me tuerez, voilà tout. Sans le bonheur, je tiens peu à la vie, continua-t-il d'un ton amer ; allez n'ayez plus aucun scrupule, après m'avoir enlevé Andréa par une trahison infâme, vous pouvez bien faire de moi un cadavre.

—Monsieur de Manoise, je n'ai pas oublié encore notre ancienne amitié.

—Moi, monsieur le marquis de Soubreuil, j'ai tout oublié, excepté le mal que vous m'avez fait, et je n'ai plus pour vous que du mépris, de la haine ! D'ailleurs, continua-t-il, d'une voix creuse, vous pouvez vous tranquilliser et ne point avoir par avance de remords de conscience : je n'ai pas l'intention de me laisser égorger comme un mouton ; je me défendrai, soyez-en sûr, et je ferai tout mon possible pour vous tuer.

—Monsieur de Manoise, dit le marquis presque tristement, je ne suis pas sans reproches...

—Ah ! vous le reconnaissez !

—Oui.

—C'est heureux !

—Je reconnais même que vous avez le droit de me demander compte de ce que vous appelez ma félonie. Mais vous ne pouvez rien me dire, vous ne pouvez m'adresser aucun reproche que je ne me sois fait à moi-même. Je ne cherche pas à m'excuser, ni à atténuer mes torts ; ce que j'ai fait, je l'ai voulu. J'ai été poussé en avant, entraîné par quelque chose de fatal. Cela devait arriver. Monsieur de Manoise, nous ne devons pas nous battre ; renoncez à ce duel.

Henri resta un moment silencieux. Puis, regardant fixement le marquis :

—J'y renoncerai à une condition, dit-il.

—Laquelle ?

—C'est que vous quitterez immédiatement Andréa, que vous ne la reverrez jamais.

—Vous êtes fou !

—Ce n'est pas me répondre.

—Vous devez bien savoir que c'est impossible.

—Alors, le duel, le duel ! s'écria Henri avec emportement. Il faut que l'un de nous deux tue l'autre !

—Et si je refuse de me battre, monsieur de Manoise ?

—Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur le marquis de Soubreuil, je saurai vous y contraindre.

—Puis je saurai d'avance quels moyens vous comptez employer pour forcer ma volonté ?

—Je vous suivrai et vous poursuivrai partout ; et je ne perdrai aucune occasion de vous jeter l'insulte à la face et je vous souffleterai, je vous cracherai au visage, en vous appelant infâme, en vous appelant lâche !

—C'est assez, c'est trop, dit le marquis, en dardant sur son adversaire un regard brûlant comme du feu, je vous éviterai cette fatigue, ces peines : nous nous battons.

—Ah ! enfin ! s'écria le baron.

—Quand voulez-vous que ce duel ait lieu ?

—Demain si c'est possible.

—Si vous avez amené vos témoins avec vous, je dois vous prévenir que, ne comptant point sur l'honneur de votre visite, vous me prenez au dépourvu.

—Je n'ai pas plus que vous mes témoins, répliqua Henri ; mais ne pouvons-nous pas les trouver ici ou à Fécamp ?

—C'est douteux, car pour ma part je n'y connais personne.

—Je suis exactement dans le même cas. C'est donc à Paris que nous trouverons nos témoins.

—C'est aussi mon avis.

—Je serai à Paris demain matin, monsieur de Soubreuil, et à midi mes témoins auront l'honneur de se présenter chez vous.

—J'y serai, monsieur de Manoise, et j'aurai l'honneur de recevoir ces messieurs.

Ils se quittèrent sans se saluer et s'éloignèrent en prenant chacun un chemin opposé.

Le baron alla reprendre la voiture qui l'avait amené à Etretat pour retourner à Fécamp, et le marquis s'empressa de rentrer à la maison de la plage.

Andréa attendait dans une inquiétude mortelle. Quand Louise lui annonça le retour du marquis, elle accourut à sa rencontre.

—Eh bien ? fit-elle, l'interrogeant de la voix et du regard.

—Je n'ai pu éviter ce que je craignais, répondit-il.

—Le duel ?

—Oui.

—J'en suis désolée. Quoi, vous n'avez pu lui faire comprendre...

—Moi, dans sa situation, Andréa, je penserais et ferais absolument comme lui.

Elle baissa la tête.

—Andréa, reprit-il, je suis obligé de vous quitter : je vais partir ce soir même pour Paris.

—Oui, c'est vrai, fit elle ; un duel est une grosse affaire. Combien de jours votre absence durera-t-elle ?

Il sourit tristement.

—Si Henri me tue, je ne reviendrai plus, répondit-il.

—Oh ! ne parlez pas ainsi ! s'écria-t-elle ; j'espère bien que les suites de ce duel ne seront pas aussi terribles, ni pour vous, ni pour M. de Manoise. J'ai lu souvent des récits de duel ; l'un des adversaires blesse l'autre, une piqûre et c'est tout.

—C'est vrai, Andréa ; mais cette fois il s'agit d'un duel à mort.

—Oh ! vous m'épouvantez ! dit-elle.

En effet, elle frissonnait.

—Je n'aurais pas voulu cela, pensait-elle ; oh ! c'est affreux ! J'aurai été la cause de la mort d'un homme !

Si, interrogeant son cœur, elle se fût demandé laquelle de ces deux vies en danger lui était la plus chère, son cœur serait resté muet.

Ce qu'elle éprouvait n'était que l'effroi causé par la pensée de la mort.

Avant de partir d'Etretat, le marquis de Soubreuil écrivit à deux de ses amis à Paris. Il les pria de se trouver chez lui le lendemain à onze heures.

Le marquis arriva à Paris à huit heures du matin, trois heures après M. de Manoise. Les deux amis à qui il avait écrit furent exacts à son rendez-vous. Le vieux Jean avait eu le temps de faire préparer un déjeuner convenable pour son maître et ses invités.

—Messieurs, avait dit le marquis, déjeunons d'abord, ensuite je vous apprendrai pourquoi je vous ai appelés et quel service j'attends de vous.